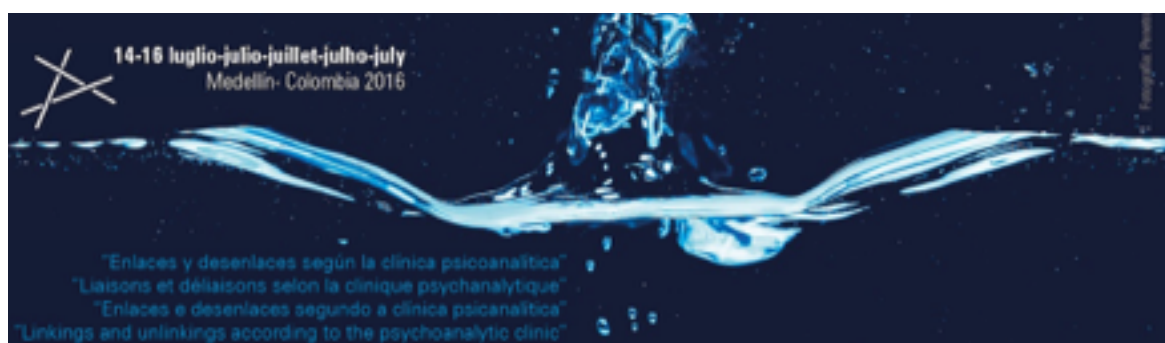


## Medellín 2016 - RVI - Prélude - Devra Simiu



### CLINIQUE DU COUPLE

« ... (l'opération freudienne) est l'opération propre du symptôme <sup>1</sup>... »

La rencontre de Medellín de juillet 2016, IX<sup>o</sup> Rendez-vous international des Forums, nous invite à explorer de nombreux sujets, dont celui de la clinique du couple. Comment comprenons-nous cette clinique, nous analystes orientés par l'enseignement de Lacan ?

J'ai pensé nécessaire d'essayer de clarifier cette question. Pourquoi ? Par ce qu'ici, aux Etats Unis, pour la plupart des cliniciens, psychanalystes compris, la clinique du couple, du couple sexué, est comprise, à tort, comme une clinique des couples, de deux qui se rencontrent pour une séance devant un troisième qui travaille dur pour les former à des « techniques de communication » et qui leur propose des explications issues des neurosciences ou de la théorie de l'attachement sur le pourquoi de leurs réactions l'un vis-à-vis de l'autre. Cette clinique postule l'existence d'un rapport naturel, harmonieux, entre l'objet partiel de la pulsion et l'objet d'amour, qu'il s'agit d'atteindre. Dans l'une des formes largement pratiquée de ces dites « thérapies de couple », un couple de cliniciens, mari et femme, modèle de relation, encouragent assez ouvertement leurs patients à s'identifier à eux. Les discours et l'imagerie de la culture prévalente supporte et promeut cette idée : la parfaite harmonie est possible et vous pouvez l'avoir. Là, pas d'impasse, pas de sujet en question.

La clinique lacanienne du couple est toute autre. Peut-être pourrions-nous l'approcher par un retour en arrière vers les...hoquets..., les plus fameux hoquets de l'Histoire, plus précisément les hoquets d'Aristophane, relevés par Platon pour la postérité, mis en lumière pour Lacan par Kojève comme la clé de compréhension du *Banquet*, dialogue que Lacan a choisi pour étudier, dans son séminaire de l'année 1960-1961, les questions de l'amour, du désir et de la nature du transfert. Lacan nous y raconte la conversation qu'il a eue un dimanche avec Kojève, désireux qu'il était de parler de Platon et tout spécialement du *Banquet* avec l'éminent philosophe. Alors qu'ils

---

<sup>1</sup> Lacan J., « Du sujet enfin en question », *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 234

étaient sur le point de se séparer sans que Lacan ait apparemment obtenu ce qu'il cherchait, Kojève lui a soudain servi ceci : « En tous les cas, vous n'interprétez jamais le *Banquet* si vous ne savez pas pourquoi Aristophane avait le hoquet<sup>2</sup>. ». Une clé, et même une ouverture. Et Lacan de conclure : « ...si Aristophane a le hoquet, c'est par ce que pendant tout le discours de Pausanias, il s'est tordu de rigolade, et que Platon n'en a pas fait moins<sup>3</sup> ». Les hoquets sont la réponse d'Aristophane au ridicule de l'ode à l'Amour de Pausanias, une irruption qui rompt le flot continu, une sorte de prélude atonal au discours d'Aristophane où Lacan détecte, dans une lecture de Platon qui va à l'encontre de la lecture traditionnelle, « ...une *Spaltung*, (un) *splitting*, qui, pour n'être pas identique à celui que je vous développe sur le graphe, n'est assurément pas sans vous présenter quelque parenté<sup>4</sup> ». Autrement dit, ce que Lacan a découvert, c'est que Platon, par le biais d'Aristophane, fait apparaître l'impasse dans le champ de l'amour et de la jouissance.

Pour rester dans ce contexte des textes anciens, relevons les mots d'un autre auteur, celui de la Génèse 2 :18<sup>5</sup>. Surnommé « Le Jéhoviste » par les exégètes de la Bible, supposé avoir œuvré autour de l'an 950 après J.C., cet auteur emploie une simple préposition pour évoquer l'impasse. Le texte hébreu, dans sa traduction littérale, dit : « Dieu dit : ce n'est pas bien que l'homme reste seul, je vais lui fabriquer un soutien *contre lui* ». La plupart des traducteurs, dans la plupart des langues, se sont heurtés à cela et ont choisi de le traduire par « face à lui » (*devant de*) ou « qui lui corresponde ». Mais André Chouraqui, soucieux de garder la tradition rabbinique, dans la traduction allègre qu'il a faite en français de l'Ancien et du Nouveau testament, a gardé le sens originel « *contre lui* » et il a ajouté en note : « proximité et opposition<sup>6</sup> ». Deux corps et entre eux un vide, façon de dire ce sur quoi Lacan a insisté : il n'y a pas de rapport sexuel.

Cependant quelque chose-invisiblement-retient deux corps entre eux, comme Colette Soler le souligne. Elle dit que Lacan l'a appelé « le symptôme dernier » mais qu'elle préfère l'appeler « fondamental ». Elle ajoute qu'il ne doit pas être une cible thérapeutique car il atteste, en tant que « solution », du *gap* irrémédiable. Nous devons nous en souvenir quand nous écoutons nos patients nous parler de leurs problèmes amoureux.

Nos patients nous parlent un par un, comme ils parlaient à Freud. Un par un, nécessairement, car le symptôme est toujours singulier et signale toujours le réel du non-rapport.

Devra Simiu 8 décembre 2015. Washington D.C.

Traduction Colette Sepel

---

<sup>2</sup> Lacan J., *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Seuil, Paris, 1994, pp 77-78

<sup>3</sup> *Ibid.* p78

<sup>4</sup> *Ibid.* p79

<sup>5</sup> Merci au Dr E. Haviv d'avoir attiré mon attention sur ce point.

<sup>6</sup> *La Bible*, traduite et présentée par André Chouraqui, Desclée de Brouwer, Paris, 1989